Dylan Simon, *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*

Marie-Claude Maurel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/27874>

DOI : 10.4000/etudesrurales.27874

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 165-167

ISBN : 978-2-7132-2892-6

Référence électronique

Marie-Claude Maurel, « Dylan Simon, *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme* », *Études rurales* [En ligne], 208 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/27874> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27874>

Dylan Simon,

Max Sorre, une écologie humaine.

Penser la géographie comme science de l'homme,

Paris, Éditions de la Sorbonne (« Homme et société »), 2021, 320 p.

Dylan Simon nous offre une remarquable biographie de Max Sorre (1880-1962) dont la portée va bien au-delà de la personnalité originale de ce grand géographe et de son œuvre scientifique. Si l'ouvrage se lit de bout en bout avec un vif intérêt, c'est parce que ce travail d'historien des sciences est conçu de manière à retracer une carrière académique riche d'expériences diverses en la replaçant dans le contexte des institutions et des milieux académiques, et des événements historiques qui ont marqué la première moitié du ^{xx}e siècle. En s'interrogeant sur le sens et la dynamique de l'œuvre du géographe, le biographe nous présente une lecture savante et nuancée de l'évolution épistémologique d'une discipline qui peine à définir son projet et son identité dans le concert des sciences humaines.

De la figure aujourd'hui oubliée de Max Sorre, on retiendra l'exemplarité du parcours de l'homme et du savant. D'origine sociale modeste, issu de la filière de l'enseignement primaire, formé par l'École normale supérieure de Saint-Cloud, le jeune enseignant a engagé la préparation d'une thèse sur *Les Pyrénées méditerranéennes*, brillamment soutenue en 1913, avant de rejoindre l'enseignement supérieur et l'Université de Lille, au lendemain des combats de la Grande Guerre. Sa carrière universitaire bifurque, en 1931, pour exercer

les fonctions de recteur, puis, en 1936, lorsqu'il est nommé directeur général de l'enseignement primaire par le ministre Jean Zay. Révoqué en juillet 1940, en butte aux tracasseries du régime de Vichy, et bien qu'élu à la Sorbonne en octobre de la même année, il ne devient titulaire de la chaire de géographie humaine qu'à la Libération. Au-delà de son engagement résistant, il se consacre à l'écriture (deux tomes et trois volumes) des *Fondements de la géographie humaine* dont la parution s'échelonne de 1943 à 1952. Il élargit le champ de ses responsabilités professionnelles en participant au comité directeur des sciences humaines du CNRS, dès 1944. À partir de ce moment-là, il accède à des positions de pouvoir déterminantes dans les instances académiques et prend une part active aux échanges qui animent les scènes savantes des sciences humaines, tout en poursuivant son projet d'édification d'une écologie humaine. Si désormais Max Sorre « parle au nom de la géographie » (p. 214), son autorité est bientôt battue en brèche par la jeune génération d'obédience marxiste. À contre-courant des nouvelles approches portées par les mutations économiques et techniques de l'après-guerre, il ne parvient pas à faire école et son héritage intellectuel n'est pas transmis.

La perspective biographique qui sous-tend la construction de l'ouvrage

ne contraint pas l'exposé d'une thèse très bien documentée, agencé en trois parties et neuf chapitres. Les repères chronologiques, figurant entre parenthèses et accompagnant les titres, se bornent à signaler au lecteur que les moments clés de la vie scientifique du chercheur ne correspondent qu'imparfaitement aux temps de l'histoire. Le biographe distingue une première et longue séquence de «singularisation savante en géographie» (1895-1943) qui conduit Max Sorre à l'écriture de la pièce maîtresse de sa production scientifique (*Les fondements biologiques de la géographie humaine*). La période des «sombres temps» (1931-1945) est vécue comme une bifurcation qui réoriente, puis bouleverse le parcours de l'universitaire. Intitulée «Incarnar la géographie dans les sciences de l'homme (1944-1962)», la dernière partie met en évidence la position de premier plan à laquelle accède le géographe dans un champ des sciences humaines alors en plein essor. L'évocation des controverses idéologiques qui agitent la scène universitaire permet de comprendre pour quelles raisons Max Sorre est resté sans postérité, alors que de son vivant la réception de ses travaux s'étendait largement.

À travers le déroulé du parcours universitaire, on prend la pleine mesure de la cohérence du projet scientifique de Max Sorre, une écologie humaine centrée sur les rapports objectifs et observables de l'homme avec le milieu, à l'articulation du vital, du social et du mental, portée par une ambition totalisante prenant appui sur le triptyque du biologique, de la technique et de l'habitat.

À la curiosité encyclopédique de Max Sorre, on doit une attention portée à de nouveaux objets d'étude, les régimes alimentaires ou les maladies, ainsi que la formulation de concepts spécifiques, le genre de vie ou le complexe pathogène. Concevant la géographie médicale comme une composante de la géographie humaine, il pressent le rôle de la mondialisation et des migrations de population en tant que vecteur de propagation des pandémies (p. 122). Plus d'un demi-siècle après, la diffusion du virus de la covid-19 en a apporté une cruelle démonstration et on ne peut que déplorer le faible nombre de disciples dans cette branche de la géographie. De la même manière, on regrettera l'effacement d'une vision unitaire de la géographie associant l'homme et le naturel, considérant l'être humain et le vivant dans une même continuité, en privilégiant l'observation des rapports écologiques, des combinaisons et des interactions.

Par sa conception, l'ouvrage de Dylan Simon ménage plusieurs niveaux de lecture dont l'articulation est particulièrement harmonieuse. Le lecteur redécouvre le rôle de l'homme de science qui a pensé la géographie humaine comme une science générale de l'Homme, en promouvant une démarche écologique. À travers les variations des écoles de pensée, les oppositions de chapelles, et les crises identitaires dans lesquelles les géographes se complaisent trop souvent, c'est le positionnement original mais changeant d'une discipline à l'intersection des sciences naturelles et des sciences humaines, qui est interrogé avec méthode et clarté.

En dépit des efforts continus de Max Sorre pour rénover la géographie humaine, son entreprise a échoué à structurer de manière durable la pensée géographique. Par ces multiples apports, cette magistrale biographie, rédigée dans une écriture précise et limpide, contribue à réhabiliter sinon l'œuvre du géographe du moins le

paradigme d'une écologie humaine, en un temps où s'imposent avec force et urgence les enjeux de notre rapport à l'environnement.

Marie-Claude Maurel,
*géographe, directrice d'études, Centre
d'études des mondes russe, caucasien et
centre-européen (UMR 8083), École des
hautes études en sciences sociales, Paris*

Camilla Toulmin,

Land, investment and migration.

Thirty-five years of village life in Mali,

Oxford, Oxford University Press, 2020, 257 p.

Il y a maintenant quarante ans que Camilla Toulmin, professeur à l'université de Lancaster, a débuté son histoire avec un village malien, Dlonguébougou, au nord du fleuve Niger dans la région de Ségou. Après un premier séjour de deux ans, l'ancienne directrice de l'ONG International institute for environment and development (IIED), n'a cessé d'y revenir régulièrement. Les résultats de cette étude, menée sur le temps long, sont présentés dans ce livre. Inutile d'insister sur la valeur de sa démarche méthodologique. Elle permet de suivre le destin d'une communauté rurale pendant presque deux générations et d'éviter les conclusions hâtives, souvent alarmistes, qui résultent des rapports de consultants de passage, mais aussi d'analyses académiques ciblées sur un problème précis, à un moment donné.

Pourtant, pendant une longue première partie du livre, on croit se retrouver dans un des sombres tableaux souvent dressés des villages du Sahel où tous les éléments de dégradation des conditions de vie sont réunis : la pression croissante sur les terres, l'insécurité foncière, l'accaparement de vastes superficies par des investisseurs internationaux avec son cortège de problèmes et d'injustices, le changement climatique, la perte de fertilité des sols, entraînant la baisse de la production céréalière et la migration. Mais ce n'est qu'une facette de la perspective que nous propose l'auteure. Après avoir retracé l'histoire du village (ch. 2), les systèmes agraires et leurs contraintes environnementales (ch. 3), l'évolution des conditions foncières (ch. 4), la démographie et l'organisation des unités de production (ch. 5), elle constate